

Mathilde Vallespir & Roselyne de Villeneuve (dir.)



Charles d'Orléans

Montaigne

Racine

Crébillon

Aloysius Bertrand

Robbe-Grillet

*Charles d'Orléans, Montaigne, Racine,
Crébillon, Aloysius Bertrand, Robbe-Grillet*

Mathilde Vallespir & Roselyne de Villeneuve

Avant-propos

CHARLES D'ORLÉANS

Stéphane Marcotte

Fines transcendam : anti-conseils
pour traduire Charles d'Orléans

MONTAIGNE

Véronique Montagne

& Cendrine Pagani-Naudet

Constructions en *c'est* chez Montaigne

Bruno Roger-Vasselin

Les emplois de *certain*, *incertain* et leurs dérivés
dans les *Essais*, ou incertitude du discours
et discours de l'incertitude chez Montaigne

Mathilde Thorel

Les clivées dans le Livre I des *Essais* :
de l'exercice à l'expression du jugement

RACINE

Stéphanie Smadja

L'apposition dans *Mithridate* :
un instrument rythmique,
rhétorique et émotionnel

Jennifer Tamas

« Dire et ne pas dire » l'amour :
formes discursives et effets pragmatiques
des aveux dans *Mithridate*

CRÉBILLON

Frédéric Calas

Fragments dialogiques et bruissements
amoureux dans les *Lettres de la Marquise
de M*** au Comte de R****

ALOYSIUS BERTRAND

Stéphane Chaudier

« Bertrand avec Raton » : le binaire narquois

Nicolas Wanlin

« Divers procédés nouveaux peut-être
d'harmonie et de couleur » :
ce que Bertrand substitue à la forme du vers

ROBBE-GRILLET

Sophie Milcent-Lawson

L'écriture du soupçon. Formes linguistiques

de l'implicite dans *La Jalousie*

Catherine Rannoux

Le paradoxe énonciatif de *La Jalousie* :
un énonciateur sans sujet

ISBN 978-2-84050-719-2



9 782840 507192

SODIS
F139-227



15 €



STYLES, GENRES, AUTEURS N°10

TRAVAUX DE STYLISTIQUE ET LINGUISTIQUE FRANÇAISES

collection dirigée par Olivier Soutet

« Bibliothèque des styles »

Styles, genres, auteurs

- 1 Ronsard, Corneille, Marivaux,
Hugo, Aragon
- 2 Montaigne, Bossuet, Lesage
Baudelaire, Giraudoux
- 3 *La Chanson de Roland*, Aubigné,
Racine, Rousseau, Balzac, Jaccottet
- 4 *La Queste del Saint Graal*,
Louis Labé, Cyrano de Bergerac,
Beaumarchais, Tocqueville, Michel
Leiris
- 5 Marguerite de Navarre, cardinal
de Retz, André Chénier, Paul
Claudel, Marguerite Duras
- 6 *La Suite du roman de Merlin*, Marot,
Molière, Prévost, Chateaubriand,
Saint-John Perse
- 7 Du Bellay, Rotrou, Diderot,
Verlaine, Gracq
- 8 Jean Bodel, Adam de la Halle, Viau,
Des Périers, Voltaire, Hugo, Bernanos

*La Réécriture : formes, enjeux, valeurs
autour du Nouveau Roman*
Anne-Claire Gignoux

*René Char : une poétique de résistance
Être et faire dans les « Feuilles d'Hypnos »*
Isabelle Ville

Écrire l'énigme
Bernard Magné
& Christelle Reggiani (dir.)

Une syntaxe du sensible
Claude Simon et l'écriture de la perception
David Zemmour

« Études linguistiques »

*Référence nominale et verbale,
analogies et interactions*

Maria Asnes

*Par les mots et les textes.
Mélanges de langue, de littérature
et d'histoire des sciences médiévales
offerts à Claude Thomasset*

D. James-Raoul & O. Soutet (dir.)

*Empirical issues in formal syntax
and semantics 4*

C. Beyssade, O. Bonami,
P. Cabredo Hofherr
& F. Corblin (dir.)

La Polysémie

Olivier Soutet (dir.)

Cohérence et discours

Frédéric Calas (dir.)

Indéfini et prédication

Francis Corblin, Sylvie Ferrando
& Lucien Kupferman (dir.)

Études de linguistique contrastive

Olivier Soutet (dir.)

*Langue littéraire
et changements linguistiques*

Françoise Berlan (dir.)

Les Moyens détournés d'assurer son dire

Corinne Rossari (dir.)

Le Subjonctif en français moderne
Esquisse d'une théorie modale

Hans Lagerqvist

Linguistique, cognition et didactique
Principes et exercices de linguistique didactique

Samir Bajrić

L'Emphase.

Copia et brevitatis (XVI^e-XVII^e siècles)
Mathilde Lévesque & Olivier Pédeflous

Mathilde Vallespir &
Roselyne de Villeneuve (dir.)

Charles d'Orléans,
Montaigne, Racine,
Crébillon, Aloysius Bertrand,
Robbe-Grillet



Ouvrage publié avec le concours de l'UFR de langue française
et l'équipe « Sens, texte, histoire » (EA 4089) de l'université Paris-Sorbonne

Les PUPS, désormais SUP, sont un service de la faculté des Lettres
de Sorbonne Université.

© Presses de l'université Paris-Sorbonne, 2010
© Sorbonne Université Presses, 2021

ISBN de la version papier : 978-2-84050-719-2
PDF complet – 979-10-231-2044-8

Avant-propos – 979-10-231-2045-5
I Marcotte – 979-10-231-2046-2
II Montagne & Pagani-Naudet – 979-10-231-2047-9
II Roger-Vasselín – 979-10-231-2048-6
II Thorel – 979-10-231-2049-3
III Smadja – 979-10-231-2050-9
III Tamas – 979-10-231-2051-6
IV Calas – 979-10-231-2052-3
V Chaudier – 979-10-231-2053-0
V Wanlin – 979-10-231-2054-7
VI Milcent-Lawson – 979-10-231-2055-4
VI Rannoux – 979-10-231-2056-1

Composition initiale : Compo-Méca s.a.r.l. (Mouguerre)
version numérique : Emmanuel Marc Dubois/3d2s

SUP

Maison de la Recherche
Sorbonne Université
28, rue Serpente
75006 Paris

tél. : (33) 01 53 10 57 60

sup@sorbonne-universite.fr

<https://sup.sorbonne-universite.fr>

DEUXIÈME PARTIE

Montaigne

LES CLIVÉES DANS LE LIVRE I DES *ESSAIS* : DE L'EXERCICE À L'EXPRESSION DU JUGEMENT

Mathilde Thorel
Université de Provence

La présence des clivées dans la prose des *Essais* est une des manifestations de l'écriture profondément dialogique de Montaigne. L'étude de leur fonctionnement discursif met au jour « l'exercice du jugement » qui s'y éprouve.

On appelle « phrases clivées » ou « clivages » les énoncés du type *c'est X qui/que V* :

[...] c'est la coutume qui nous fait impossible ce qui ne l'est pas
(I, 36: 425¹).

[...] c'est moi que je peins (« Au lecteur », p. 117).

D'un point de vue morpho-syntaxique, la grammaire transformationnelle les définit comme le résultat de l'extraction d'un constituant de la phrase par un « procédé emphatique qui associe une locution identifiante [*c'est*] et une relative »². Dans le premier exemple, le sujet de la phrase non clivée « la coutume nous fait impossible ce qui ne l'est pas » est mis en relief par l'outil complexe *c'est... qui* ; dans le second exemple, le pronom tonique « moi » provient de l'extraction de l'objet pronominal réfléchi à partir de la phrase simple « je me peins ». D'autres

- 1 Le Livre I des *Essais* de Montaigne est cité dans l'édition de référence du programme de l'agrégation : *Essais*, éd. Emmanuel Naya, Delphine Reguig et Alexandre Tarrête, Paris, Gallimard, « Folio classique », 2009. Les références des citations sont données entre parenthèses, indiquant successivement le numéro du livre, de l'essai, et de la page.
- 2 Martin Riegel, Jean-Claude Pellat et René Rioul, *Grammaire méthodique du français*, Paris, PUF, 1994, p. 430.

linguistes font l'économie de cette hypothèse transformationnelle : la clivée est vue comme une structure attributive, plus précisément un « énoncé d'identification » entre le sujet pronominal *ce*, annonçant la proposition introduite par *qui* ou *que*, et le constituant X³. Le pronom démonstratif *ce*, sujet de la copule, est donc dans l'énoncé un représentant cataphorique⁴. Quant au constituant *qui/que* V, il est traditionnellement décrit comme une subordonnée relative ; cependant, il ne caractérise pas l'attribut X qui semble en surface son antécédent et reste dépendant du pronom démonstratif sujet. De plus, l'analyse de *que* comme pronom relatif devient difficile dès lors que X ne correspond pas à l'objet direct de la proposition⁵ :

84

Ce n'est pas en passant, et tumultuairement, qu'il faut manier un étude si sérieux et vénérable (I, 56 : 551).

Le clivage ne doit donc pas être confondu avec les emplois de *c'est* suivi d'un GN à expansion relative :

[...] c'est un cordonnier qui sait faire de grands souliers à un petit pied (I, 51 : 530).

Dans ce cas, la séquence « nom + relative » forme un constituant unique, où la subordonnée assume son rôle ordinaire de modificateur de l'antécédent, et n'est pas liée au démonstratif sujet.

Les clivées sont attestées en français depuis le XI^e siècle mais ne connaissent pas de réelle extension avant le XV^e siècle ; elles manifestent depuis le XVI^e siècle une grande stabilité au regard d'autres constructions⁶. Les études

3 Voir Pierre Le Goffic, *Grammaire de la phrase française*, Paris, Hachette, 1995, § 155-157.

4 On évitera donc de parler dans ce cas de « présentatif », notion mal définie et d'usage fluctuant. Pour une mise au point, voir, par exemple, Alain Rabatel, « Valeur énonciative et représentative des “présentatifs” *c'est*, *il ya*, *voici/voilà* », *Revue de sémantique et pragmatique*, 9, 2001, p. 111-144.

5 Le Goffic fait alors de *que* un « relateur omni-fonction » (*Grammaire de la phrase française*, op. cit., § 157).

6 Voir Magali Rouquier, « Les constructions clivées en ancien français et en moyen français », *Romania*, 125, 2007, p. 167-212 ; Claude Muller, « Naissance et évolution des constructions clivées en “c'est...que” », dans P. Blumenthal et E.-J. Tyaert (dir.), *La Cognition dans le temps*, Tübingen, Niemeyer, coll. « Linguistische Arbeiten », 2003, p. 101-120 ; Nathalie Fournier, *Grammaire du français classique*, Paris, Belin, 1998, § 194.

diachroniques se sont toutefois intéressées à la variation représentée par les trois types formels que l'on rencontre avec une préposition⁷. Le marquage fonctionnel peut alors apparaître : soit devant l'attribut (*c'est à Paul que je parle*, dit « type moderne », aujourd'hui le plus fréquent) ; soit devant le relateur (*c'est Paul à qui je parle*, dit « type ancien », sans doute attesté antérieurement) ; soit devant les deux (*c'est de cela dont je parle*, dit « type redondant », variante bien attestée entre les ^{xvi}e et ^{xviii}e siècles). Le corpus dépouillé dans le livre I des *Essais* n'a livré que des occurrences du premier type, mais on relève ponctuellement ailleurs d'autres formes :

Voilà comment c'est à Dieu seul à qui gloire et honneur appartient
(II, 16⁸).

Du point de vue sémantique, la clivée se caractérise toujours comme une rhématisation. La subordonnée *quelque V* est le thème (ou présupposé) qui rappelle les éléments connus en fin d'énoncé. Le rhème (ou propos) est le constituant X focalisé par la construction : il est posé comme le seul élément apte à vérifier la prédication exprimée par la proposition *quelque V*. Ces propriétés font de la clivée un « marqueur syntaxique de dialogisme »⁹. Des travaux récents en linguistique énonciative ont cependant distingué deux, voire trois types de répartition de l'information dans les clivées, selon que la séquence *quelque V* constitue un véritable thème déjà mentionné et repris dans la clivée, ou qu'elle prenne une valeur rhématique plus ou moins accentuée¹⁰. Or,

7 Typologie reprise de Claude Muller, « Naissance et évolution des formes clivées... », art. cit.

8 Montaigne, *Essais*, éd. Pierre Villey, Paris, PUF, coll. « Quadrige », 1992, p. 618.

9 Voir les travaux d'Aleksandra Nowakowska, en particulier « La production de la phrase clivée (c'est y qu-z) en français : de la syntaxe expressive à la syntaxe dialogique », *Modèles linguistiques*, XXV, 2004, p. 211-221 ; *id.*, « Syntaxe, textualité et dialogisme : clivage, passif, si z c'est y », *Cahiers de praxématique*, 30, 2004, p. 13-35 ; ainsi que Jacques Bres et Sylvie Mellet, « Une approche dialogique des faits grammaticaux », *Langue française*, 163, « Dialogisme et marqueurs grammaticaux », 2009, p. 3-20.

10 Pour le français moderne, les travaux de Jenny Doetjes, Georges Rebuschi et Annie Rialland distinguent ainsi les clivées contrastives (« *focus ground* ») des clivées où la séquence *quelque V* fait partie du rhème (« *broad focus* »), comme dans « C'est avec plaisir que nous vous accueillerons » ; voir Jenny Doetjes, Georges Rebuschi et Annie Rialland, « Cleft sentences », dans Francis Corblin et Henriette de Swart (dir.), *Handbook of French Semantics*, Stanford, CSLI publications, 2004, p. 529-552.

le fonctionnement discursif de la clivée et son interprétation varient en contexte selon le statut informationnel de ses constituants.

C'est de cette diversité de fonctionnement dont on voudrait rendre compte dans le corpus étudié¹¹. Le Livre I fournit moins d'une quarantaine d'occurrences de clivées, dont la répartition est irrégulière – 23 occurrences apparaissent dans 11 des 31 derniers chapitres. Les clivées sont un point d'observation privilégié de la manière dont l'écriture de Montaigne met en forme l'« exercice du jugement », conçu comme la mise à l'épreuve d'une pensée personnelle et subjective par la confrontation à la pensée – et aux discours – des autres. Dans le corpus observé, les clivées sont liées au discours réflexif et au commentaire, par opposition au mode du récit qui caractérise la relation des anecdotes ; cette tendance rend partiellement compte de leur répartition inégale d'un essai à l'autre. De plus, elles signalent l'investissement subjectif du locuteur en certains points stratégiques de son argumentation : l'opération de rhématisation est directement imputable à un sujet en tant qu'expression d'un jugement qui s'inscrit en faux contre une assertion, explicite ou implicite, de sens opposé. Les modalisateurs qui affectent ces structures le confirment : incidente (« ce me semble », I, 56 : 551), adverbess ou locutions adverbiales (« à l'aventure », I, 27 : 359 ; « à la vérité », I, 31 : 397). Du reste, environ un tiers des occurrences apparaissent dans des subordinées complétives régies par des verbes de discours et surtout de jugement : « est aisé à voir que » (I, 36 : 424), « nous trouverons que » (I, 27 : 360), « j'ai trouvé » (I, 27 : 364), « il semble à la vérité... que nous fassions notre compte que... » (I, 56 : 558).

86

11 L'analyse se concentrera sur le corpus délimité par le programme restreint de langue française défini pour l'agrégation, soit les chapitres 27 à 57 du Livre I. On se limitera en outre à l'étude des clivées du type *c'est X qui/que V* telles qu'on les a décrites jusqu'ici : il ne sera donc pas question des pseudo-clivées ni des constructions liées du type *c'est X que N* (« C'est don de dieu que la divination », I, 31 : 401). Bien que la *Grammaire méthodique du français* (*op. cit.*, p. 432) et Le Goffic (*Grammaire de la phrase française, op. cit.*, § 158) décrivent ces dernières dans le prolongement des clivées en postulant l'ellipse du verbe *être* dans le dernier constituant, ces énoncés ont un mode de fonctionnement qui leur est propre, dont la discussion excèderait les limites de cette étude.

Les clivées réalisent par excellence la valeur contrastive, même si celle-ci n'épuise pas leur fonctionnement sémantique et discursif. Dans les tours contrastifs, les plus fréquents, le constituant X est focalisé par opposition à tous les éléments possibles d'un même paradigme. L'organisation informationnelle est alors typiquement binaire, articulant la succession rhème/thème.

La valeur contrastive peut être explicitée – et renforcée – par la négation ou la comparaison d'inégalité :

C'est le jouir, non le posséder, qui nous rend heureux (I, 42 : 473¹²)
 [...] c'est plutôt accoutumance, que science qui nous en ôte l'étrangeté
 (I, 27 : 360).

Comme le montrent ces exemples, les clivées à valeur contrastive réalisent pleinement le potentiel dialogique de la structure. La rhématisation de X l'oppose, implicitement ou ici, explicitement, à d'autres valeurs possibles *en tant qu'elles sont ou pourraient être l'objet d'une assertion de sens opposé*. Autrement dit, le tour clivé contrastif accepte toujours une paraphrase du type « [contrairement à ce qu'on pourrait penser ou dire], c'est X [et non Y] qu-V ». La clivée, en tant qu'énoncé dialogique, manifeste donc une dualité énonciative : elle « rapporte » un autre énoncé en même temps qu'elle « dialogue » avec lui¹³. De ce fait, la position du locuteur dans la clivée s'affirme de manière polémique. En outre, on notera que ces exemples relèvent très nettement du style formulaire. Sur le plan formel, l'explicitation du contraste va de pair avec une relative densité de l'énoncé, soulignée par le rythme binaire, voire le travail des sonorités. La référence générique, le présent gnomique, et leur statut syntaxique d'indépendantes juxtaposées, qui les détache nettement de la continuité du discours, sont encore d'autres traits caractéristiques de la maxime. Si ce n'est pas le cas de tous les tours clivés contrastifs, ceux-ci ont en commun, on le verra, d'être des énoncés frappants, aux contours nettement délimités, et ponctuant la réflexion dont ils ressaisissent l'idée principale.

12 Voir aussi : I, 42 : 469 et I, 56 : 551.

13 Voir Aleksandra Nowakowska, « Syntaxe, textualité et dialogisme... », art. cit.

L'effet contrastif est accentué quand le rhème focalisé est l'antonyme complémentaire ou réciproque d'un autre terme présent dans l'énoncé ou le co-texte immédiat. La relation d'antonymie favorise le renversement paradoxal, comme dans l'essai « De l'amitié » (I, 28). L'amitié selon Montaigne bouleverse le sens de l'échange des bienfaits qui caractérise les « amitiés communes ». Dans ce passage, il affirme d'abord que la communauté de conscience qui unit les deux amis exclut l'idée de service (I, 28 : 376). Le dernier argument, introduit sur le mode de la concession hypothétique, accomplit en réalité le renversement paradoxal qui fonde sa redéfinition de l'amitié. C'est là qu'apparaît la clivée :

88

Si en l'amitié de quoi je parle, l'un pouvait donner à l'autre, *ce serait celui qui recevrait le bienfait, qui obligerait son compagnon*. Car cherchant l'un et l'autre, plus que toute autre chose de s'entre-bienfaire, celui qui en prête la matière et l'occasion, est celui-là qui fait le libéral, donnant ce contentement à son ami, d'effectuer en son endroit ce qu'il désire le plus (I, 28 : 376 ; je souligne).

Par la clivée, le locuteur prend le contrepied d'une *doxa* héritée de l'Antiquité. Le couple formé par la relation réciproque du don implique communément que celui qui « donne » « oblige » celui qui « reçoit ». Ce point de vue est contesté par l'inversion des prédicats dans la clivée, que souligne l'antithèse entre les parties rhématique (« recevrait le bienfait ») et thématique (« obligerait »). La rhématisation est ici pleinement dialogique : le raisonnement hypothétique affecte d'adopter le point de vue de l'autre dans la subordonnée antéposée, pour mieux le réfuter dans la principale clivée. En outre, les parallélismes et les relations lexicales montrent que sont visés non seulement des positions discursives mais aussi des schémas sémantiques enregistrés en langue. Le renversement paradoxal opéré dans la clivée arrête ainsi l'attention du lecteur de Montaigne ; l'explication qui suit (« Car... ») doit achever d'amener celui-ci à déplacer son propre point de vue pour entrevoir ce que peut être une telle amitié. Ce type d'enchaînement est caractéristique dans le corpus observé, et témoigne de la portée illocutoire de cette structure.

La clivée contrastive comme forme d'expression du renversement paradoxal apparaît aussi dans l'essai « Des Cannibales » (I, 31 : 397).

Quelques pages après l'ouverture, Montaigne revient à la question initiale, anthropologique et linguistique, qui fonde le retournement de perspective et l'éloge paradoxal des Indiens :

Or je trouve, pour revenir à mon propos, qu'il n'y a rien de barbare et de sauvage en cette nation, à ce qu'on m'en a rapporté : sinon que chacun appelle barbarie, ce qui n'est pas de son usage. [...] Ils sont sauvages de même que nous appelons sauvages les fruits, que nature de soi et de son progrès ordinaire a produits : là où à la vérité *ce sont ceux que nous avons altérés par notre artifice, et détournés de l'ordre commun, que nous devrions appeler plutôt sauvages* (I, 31 : 397 ; je souligne).

La clivée repose sur un dialogisme citatif flagrant : la partie thématique « que nous devrions appeler [...] sauvages » reformule à peine les deux prédicats de dénomination précédents. Les reprises lexicales font encore une fois ressortir la rhématisation dialogique : l'antonymie complémentaire entre « nature » et « artifice » divise ainsi le paradigme des « fruits » en deux sous-ensembles, objets de deux assertions antithétiques. La clivée renchérit donc sur le renversement de perspective qui consiste ici à redéfinir le mot « sauvage » ; la modalisation souligne à la fois l'investissement subjectif du locuteur et le rejet du point de vue rapporté dans la proposition précédente. De plus, la clivée s'inscrit dans la progression argumentative et rhétorique de la phrase. Celle-ci s'analyse en effet comme une période carrée à balancement antithétique, articulée autour du connecteur « là où » : de part et d'autre se répartissent les reprises lexicales et les récurrences de sonorités, l'antithèse « nature »/« artifice », les parallélismes syntaxiques et les rythmes binaires internes. Les parallélismes de constituants et l'inversion de l'ordre thème/rhème dans la clivée élaborent même un chiasme doublé d'une gradation dans la véhémence :

- (A) Ils sont sauvages de même que nous appelons sauvages les fruits,
- (B) que nature de soi et de son progrès ordinaire a produits :
- (B') là où à la vérité ce sont ceux que nous avons altérés par notre artifice, et détournés de l'ordre commun,
- (A') que nous devrions appeler plutôt sauvages.

La clivée s'intègre donc dans une période dont l'organisation rythmique, syntaxique et sémantique mime le renversement paradoxal opéré par le locuteur ; la cadence mineure, formée par le dernier membre de la clivée, le clôt avec fermeté. Cependant, les deux points de vue sont attribués à un « nous » : il ne s'agit donc pas d'un dialogisme interdiscursif simple, où le locuteur s'opposerait au discours des autres. Le « je » étant impliqué de part et d'autre par le « nous », le locuteur de la clivée dialogue aussi avec son propre discours : ce dialogisme intralocutif est caractéristique du mouvement réflexif de l'essai. De fait, le premier « nous » suggère la position commune d'une collectivité à laquelle s'assimile le locuteur, en tant qu'il utilise les mots de la langue courante ; le « nous » de la clivée associe cette fois le « je », dans l'exercice de son jugement, à ses compatriotes, invités à adopter la même posture critique (« nous devrions »). Le recours au « nous » implique ainsi un jeu subtil d'inclusion et de dissimulation du sujet par rapport à la communauté à laquelle il appartient, en même temps qu'il prémunit le renversement paradoxal de la rupture complète entre l'individu et la communauté à laquelle il s'adresse. Plus clairement encore que dans le cas précédent, le renversement de la *doxa* implique une révision de nos usages linguistiques – et illustre, indirectement, la nécessité éthique d'un « dictionnaire tout à part [s]oi » (III, 13).

L'antonymie complémentaire « âme »/« corps » donne lieu à des réalisations singulières du tour contrastif. L'essai « De l'institution des enfants » (I, 26) présente ainsi l'une de ses formules mémorables :

Ce n'est pas une âme, ce n'est pas un corps qu'on dresse, c'est un homme
(I, 26 : 340).

L'antithèse, redoublée par l'anaphore de la copule, se résout dans le troisième terme asserté, « homme ». Celui-ci est en relation d'hyperonymie par rapport à « âme » et « corps », qui se trouvent donc niés en tant que parties du tout focalisé dans la dernière clivée elliptique. De cette façon, le rythme ternaire et sa cadence mineure résument en une maxime tout le développement qui précède. L'énoncé justifie en même temps qu'il condense la conception de la pédagogie défendue par Montaigne : les deux termes niés renvoient directement aux discours

sur l'éducation qu'il vient de critiquer, tandis que l'hyperonyme focalisé lui permet d'affirmer avec force son propre idéal pédagogique, qui vise l'être humain rétabli dans son intégrité.

À la fin de l'essai « De l'âge » (I, 57), le redoublement de la clivée s'interprète aussi par rapport aux points de vue confrontés en amont et en aval de son insertion :

Tantôt c'est le corps qui se rend le premier à la vieillesse : parfois aussi c'est l'âme (I, 57 : 562).

L'alternative antithétique explicite le mouvement dialogique de la structure clivée. D'un côté, comme le confirme la citation latine qui la précède, l'assertion des deux rhèmes complémentaires « X [et non Y] » / « Y [et non X] » met en avant le caractère inéluctable des atteintes de la vieillesse : quel que soit le premier affecté, le « corps » ou l'« âme », l'un et l'autre finiront par « se rend[re] ». La formule fait en ce sens écho au constat précédent du locuteur : « je tiens pour certain que depuis cet âge, et mon esprit, et mon corps ont plus diminué, qu'augmenté, et plus reculé que avancé » (*ibid.*). Mais de l'autre côté, l'enchaînement discursif manifeste une dissymétrie au profit de l'affaiblissement de l'« âme » : en réalité, Montaigne met en garde ceux qui, se fiant uniquement aux signes physiques de la déchéance, persistent à croire que leurs facultés intellectuelles resteront intactes. La première clivée est donc une concession à leur point de vue, et le confirme ; tandis que la seconde, elliptique, résonne comme un avertissement qui diverge de l'appréciation commune, et sous-entend « [contrairement à ce que pensent certains] » : « [ce n'est pas toujours] le corps qui se rend le premier à la vieillesse : parfois aussi c'est l'âme ». Les dernières phrases de l'essai développent ce second point de vue en insistant sur le caractère insidieux de la déchéance intellectuelle et en revenant à un motif cher à Montaigne, la nécessité de mieux utiliser le temps de vie qui nous est imparti.

La rhématisation dialogique caractéristique des clivées contrastives les rend aptes à exprimer une prise de position assumée, souvent polémique, du locuteur. Elles marquent volontiers le point de basculement de la critique des discours existants vers le développement d'un point de vue personnel produit par l'exercice du jugement.

Toutefois, d'autres clivées ne vérifient pas le fonctionnement contrastif qui vient d'être décrit. Considérons par exemple l'amorce d'un ajout manuscrit dans l'essai « De la modération » (I, 30) :

C'est de quelque poète disetteux et affamé de ce déduit que Platon emprunta cette narration, que Juppiter fit à sa femme une si chaleureuse charge [...] (I, 30 : 388).

92

Si l'analyse morphosyntaxique reste la même, l'organisation de l'information s'appréhende différemment. D'une part, il n'est pas satisfaisant d'accorder à la subordonnée un rôle uniquement thématique : le développement de l'anecdote qu'elle introduit montre qu'elle constitue un apport d'information nouvelle. D'autre part, le constituant focalisé, s'il conserve une valeur rhématique, se conçoit plus difficilement de manière contrastive. On a donc affaire ici à un type d'énoncé où la distinction entre rhème et thème se trouve neutralisée, au profit d'une valeur d'insistance davantage centrée sur la subjectivité du locuteur que sur la confrontation des points de vue. Ainsi, le rôle énonciatif de relance est apparent au point d'insertion de l'ajout ; on le retrouve dans des clivées situées en début de développement, voire à l'*incipit* de l'essai :

Ce n'est pas à l'aventure sans raison, que nous attribuons à simplesse et ignorance, la facilité de croire et de se laisser persuader (I, 27 : 359¹⁴).

Leur fonctionnement dialogique est plus étroitement lié au contexte où elles s'insèrent. Dans l'exemple emprunté à « De la modération » (I, 30), le dialogisme tient non au choix du référent de X mais à sa désignation ironique : c'est Homère que dénote la périphrase dépréciative « quelque poète disetteux et affamé de ce déduit ». Or, le renversement de l'axiologie attendue se comprend par rapport à la série d'exemples qui précède, que concluait l'appréciation « brave et généreux exemple de mariage ». La clivée souligne la rupture introduite par l'exemple ajouté, qui sert au contraire à Montaigne à stigmatiser

14 Voir aussi I, 56 : 551.

l'intempérance dans le mariage, autant qu'à désavouer ironiquement ceux qui s'en font l'écho.

La valeur d'insistance concurrence souvent la valeur contrastive lorsque le constituant focalisé est lui-même anaphorique ou assorti d'un adjectif tel que « seul » ou « même ». Ainsi, décrivant la société des Cannibales (I, 31), Montaigne rapporte le « prêche » quotidien de « quelqu'un des vieillards » :

[I] ne leur recommande que deux choses, la vaillance contre les ennemis, et l'amitié à leurs femmes. Et ne faillent jamais de remarquer cette obligation, pour leur refrain, que *ce sont elles qui leur maintiennent leur boisson tiède et assaisonnée* (I, 31 : 400 ; je souligne).

Dans cet essai, la place des femmes dans la communauté des Indiens retient particulièrement l'attention de Montaigne. Certes, l'élément focalisé « elles » s'oppose ici à l'autre sexe. Toutefois, l'énoncé ne s'interprète pas comme un tour contrastif à proprement parler : la clivée met globalement en avant le rôle des femmes en tant qu'elles sont responsables de la confection de la boisson. Le dialogisme de la structure elle-même est aussi plus diffus : il est lié à la situation de discours évoquée, celle du « prêche » destiné à rappeler aux hommes leurs devoirs, ainsi qu'à l'économie globale d'un essai où Montaigne se plaît à déstabiliser son lecteur.

Un peu plus loin, Montaigne aborde la guerre « toute noble et généreuse » des Indiens et insiste, non sans provocation, sur leur bravoure et leur force d'âme. Une série d'expressions intensives valorise ce qu'ils attendent de la victoire sur leurs ennemis :

[Leur guerre] n'a d'autre fondement parmi eux, que la seule jalousie de la vertu. [...]

[L]'acquêt du victorieux, c'est la gloire, et l'avantage d'être demeuré maître en valeur et en vertu [...].

Ils ne demandent à leurs prisonniers, autre rançon que la confession, et reconnaissance d'être vaincus (I, 31 : 404-405).

La comparaison restrictive et le détachement sont autant de structures emphatiques dans le sillage desquelles apparaît la clivée :

Tout cela se fait pour cette seule fin, d'arracher de leur bouche quelque parole molle ou rabaissée, ou de leur donner envie de s'enfuir, pour gagner cet avantage de les avoir épouvantés, et d'avoir fait force à leur constance. Car aussi à le bien prendre, *c'est en ce seul point que consiste la vraie victoire* (I, 31 : 405 ; je souligne).

94

La clivée admettrait ici une interprétation contrastive du type « [contrairement à ce qu'on pourrait penser], c'est en ce seul point [et non en un autre] que consiste la vraie victoire » ; l'assertion vise en effet implicitement la manière dont les Européens conçoivent leurs propres victoires militaires. Mais une autre valeur s'y superpose : le constituant focalisé « en ce seul point », de faible contenu lexical, est plus intensif que contrastif. De plus, il joue un rôle de pivot dans la linéarité du discours : à la fois anaphorique et cataphorique, il reprend le co-texte gauche autant qu'il annonce la citation latine qui suit. Le constituant « que consiste la vraie victoire » n'est pas non plus une simple reprise thématique : l'accent et la modalisation portés par l'adjectif « vraie » répartissent la valeur rhématique sur l'ensemble de l'énoncé. La clivée exprime le jugement d'un locuteur qui joue avec les préjugés de ses lecteurs en élevant la description à un niveau de généralité supérieur. Il poursuit du reste avec véhémence, tournant en dérision les différentes modalités de la victoire à l'européenne qu'il décline dans une série de structures d'emphase par détachement à droite¹⁵ :

C'est la qualité d'un portefaix non de la vertu, d'avoir les bras et les jambes plus roides : c'est une qualité morte et corporelle que la disposition : c'est un coup de la fortune, de faire broncher notre ennemi, et de lui éblouir les yeux par la lumière du Soleil : c'est un tour d'art et de science, et qui peut tomber en une personne lâche et de néant, d'être suffisant à l'escrime (I, 31 : 405-406).

Au terme de cette accumulation, apparaît une nouvelle clivée :

15 On retrouve dans ces structures disloquées *c'est X, de V-Inf/que P* une organisation binaire de l'information : l'attribut qui suit *c'est* est le thème, le constituant détaché à droite a valeur de reprise thématique. Noter que la deuxième proposition est une construction du type *c'est X que N*.

L'estimation et le prix d'un homme, consiste au cœur et en la volonté : *c'est là où gît son vrai honneur* : la vaillance c'est la fermeté, non pas des jambes et des bras, mais du courage et de l'âme : elle ne consiste pas en la valeur de notre cheval, ni de nos armes, mais en la nôtre (*ibid.* ; je souligne).

Parallèle à la précédente, elle la reformule : l'adverbe « là » joue le même rôle de pivot anaphorique, de relance et d'insistance que le syntagme « en ce seul point » ; le second membre a une valeur rhématique manifeste. Toutefois, le passage de la « vraie victoire » au « vrai honneur » signale le déplacement de la réflexion. En amenant le lecteur à s'interroger sur ce qui fait « l'estimation et le prix d'un homme », l'éloge paradoxal des Indiens rejoint un thème récurrent dans les *Essais*, la distinction entre le propre et l'emprunté et la reconnaissance des qualités intrinsèques.

Comme on le voit, les deux valeurs qu'on a distinguées ne sont pas exclusives l'une de l'autre, et se trouvent diversement actualisées selon le contexte. Il est vrai que l'organisation informationnelle et le caractère plutôt thématique ou rhématique de la proposition *quelque V* dans la clivée restent parfois difficiles à discerner – en raison même du mode de progression de la pensée mise en œuvre dans les *Essais*. L'écriture procède en effet par un travail de reformulation constant, un jeu subtil de répétitions, variations et déplacements souvent implicites. Mais la plasticité énonciative des structures clivées leur permet d'épouser ce mouvement, que le contexte tire parti plutôt de leur valeur contrastive ou de leur valeur expressive, voire des deux à la fois. Tel est le cas semble-t-il au début de l'essai « De l'usage de se vêtir » (I, 36) ou encore « De la solitude » (I, 39). Dans ce dernier, l'énonciation dialogique entreprend dès l'ouverture de récuser les leurres de la vie publique. Après un premier renversement (« Et quant à ce beau mot, de quoi se couvre l'ambition et l'avarice [...], rapportons-nous-en hardiment à ceux [...] »), le locuteur renchérit par une vive apostrophe :

Répondons à l'ambition que c'est elle-même qui nous donne goût de la solitude (I, 39 : 440).

En contexte, l'énoncé présente toutes les caractéristiques des clivées du second type : le second membre « qui nous donne goût de la solitude » est inclus dans la rhématisation, que n'épuise pas le pronom renforcé « elle-même ». Toutefois, le dialogue fictif et le renversement paradoxal opéré au sein de la clivée actualisent sa valeur contrastive, qui se superpose à la précédente.

De même, dans un dernier passage emprunté au début de l'essai « Des prières » (I, 56 : 547-548), Montaigne revendique le seul usage du *Pater noster*, au détriment de toutes les autres prières :

[...] Et si j'en étais cru, à l'entrée et à l'issue de nos tables, à notre lever et coucher, et à toutes actions particulières, auxquelles on a accoutumé de mêler des prières, je voudrais que *ce fût le patenôtre que les Chrétiens y employassent sinon seulement, au moins toujours*. L'Église peut étendre et diversifier les prières selon le besoin de notre instruction [...] (I, 56 : 547-548 ; je souligne).

La clivée est intégrée dans un développement tout entier orienté vers la valorisation du *Pater noster*, dont elle clôt le premier mouvement. Sa structure binaire réitère en l'affermissant la protestation qui précède. D'une part, le terme unique « patenôtre » résout la périphrase précédente (« certaine façon de prière [...] prescrite et dictée mot à mot par la bouche de Dieu ») en une dénomination singulière ; celle-ci s'oppose à l'ensemble des autres « prières », paradigme collectif dans lequel il est sélectionné. La valeur contrastive est d'autant plus sensible que le mouvement concessif qui suit va justifier ce « privilège », confirmé par le démonstratif emphatique « celle-là » et l'ajout manuscrit (« C'est l'unique prière de quoi je me sers partout », phrase non clivée). D'autre part, la seconde partie de la clivée (« que les Chrétiens y employassent [...] ») et la modalisation portée par le verbe recteur ressaisissent l'exhortation précédente (« il m'a toujours semblé que nous en devons avoir l'usage plus ordinaire, que nous n'avons »). La clivée marque bien l'affirmation croissante du sujet, dans la gradation qui mène de l'atténuation (« Je ne sais si je me trompe »/« il m'a toujours semblé que nous devons »/« si j'en étais cru ») à la déclaration énergique de l'ajout manuscrit. Ainsi, la revendication du seul *Pater noster* s'inscrit en faux contre la pratique

d'une dévotion qui, au contraire, néglige celui-ci ; mais de ce fait, la clivée focalise tout autant l'attribut que l'information véhiculée dans le dernier constituant.

Tout déjà usuel et caractéristique de la langue française, commun aux codes de l'écrit et de l'oral, les clivées sont une des formes du « parler simple et naïf, tel sur le papier qu'à la bouche » mais aussi « hardi » et « véhément » qu'apprécie Montaigne (I, 26 : 349). Le Livre I des *Essais* sait en outre tirer parti du potentiel dialogique d'une structure syntaxique aux contours nettement définis dont l'interprétation oscille entre deux pôles : la valeur contrastive et la valeur d'insistance. Ce double fonctionnement discursif les implique profondément dans une écriture qui, déployant l'exercice du jugement effectué par un sujet, doit amener son lecteur à en faire lui-même l'expérience.

INDICATIONS BIBLIOGRAPHIQUES

BRES, Jacques et MELLET, Sylvie, « Une approche dialogique des faits grammaticaux », *Langue française*, 163, « Dialogisme et marqueurs grammaticaux », 2009, p. 3-20.

DOETJES, Jenny, REBUSCHI, Georges, et RIALLAND, Annie, « Cleft sentences », dans Francis Corblin et Henriëtte de Swart (dir.), *Handbook of French Semantics*, Stanford, CSLI publications, 2004, p. 529-552. FOURNIER, Nathalie, *Grammaire du français classique*, Paris, Belin, 1998.

LE GOFFIC, Pierre, *Grammaire de la Phrase française*, Paris, Hachette, 1993.

MONTAIGNE, *Essais*, éd. Pierre Villey, Paris, PUF, coll. « Quadrige », 1992.

98

MULLER, Claude, « Naissance et évolution des constructions clivées en “c’est... que...” : de la focalisation sur l’objet concret à la focalisation fonctionnelle », dans Peter Blumenthal & Jean-Emmanuel Tyvaert (dir.), *La Cognition dans le temps. Études cognitives dans le champ historique des langues et des textes*, Tübingen, Niemeyer, coll. « Linguistische Arbeiten », 2003, p. 101-120.

NOWAKOWSKA, Aleksandra, « La production de la phrase clivée (c’est y qu-z) en français : de la syntaxe expressive à la syntaxe dialogique », *Modèles linguistiques*, XXV, 2004, p. 211-221.

–, « Syntaxe, textualité et dialogisme : clivage, passif, si z c’est y », *Cahiers de praxématique*, 30, 2004, p. 13-35.

RABATEL, Alain, « Valeur énonciative et représentative des “présentatifs” *c’est, il y a, voici/voilà* », *Revue de sémantique et pragmatique*, 9, 2001, p. 111-144.

RIEGEL, Martin, PELLAT, Jean-Claude, RIOUL, René, *Grammaire méthodique du français*, Paris, PUF, 1994.

ROUQUIER, Magali, « Les constructions clivées en ancien français et en moyen français », *Romania*, 125, 2007, p. 167-212.

TABLE DES MATIÈRES

Avant-propos	
Mathilde Vallespir et Roselyne de Villeneuve	7

PREMIÈRE PARTIE CHARLES D'ORLÉANS

<i>Fines transcendamus</i> : anti-conseils pour traduire Charles D'Orléans	
Stéphane Marcotte.....	19

DEUXIÈME PARTIE MONTAIGNE

Constructions en <i>c'est</i> chez Montaigne	
Véronique Montagne et Cendrine Pagani-Naudet.....	39
Les emplois de <i>certain</i> , <i>incertain</i> et leurs dérivés dans les <i>Essais</i> , ou incertitude du discours et discours de l'incertitude chez Montaigne	
Bruno Roger-Vasselín	57
Les clivées dans le livre I des <i>Essais</i> : de l'exercice à l'expression du jugement	
Mathilde Thorel.....	83

TROISIÈME PARTIE RACINE

L'apposition dans <i>Mithridate</i> : un instrument rythmique, rhétorique et émotionnel	
Stéphanie Smadja	101
« Dire et ne pas dire » l'amour : formes discursives et effets pragmatiques des aveux dans <i>Mithridate</i>	
Jennifer Tamas	119

QUATRIÈME PARTIE
CRÉBILLON

Fragments dialogiques et bruissements amoureux dans les *Lettres de la marquise de M*** au comte de R****
Frédéric Calas.....145

CINQUIÈME PARTIE
ALOYSIUS BERTRAND

248

« Bertrand avec raton » : le binaire narquois
Stéphane Chaudier.....165

« divers procédés nouveaux peut-être d'harmonie et de couleur » :
ce que Bertrand substitue à la forme du vers
Nicolas Wanlin191

SIXIÈME PARTIE
ROBBE-GRILLET

L'écriture du soupçon : formes linguistiques de l'implicite dans *La jalousie*
Sophie Milcent-Lawson215

Le paradoxe énonciatif de *La jalousie* : un énonciateur sans sujet
Catherine Rannoux.....231